

2016, où va l'art vidéo ?

Marc Mercier

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

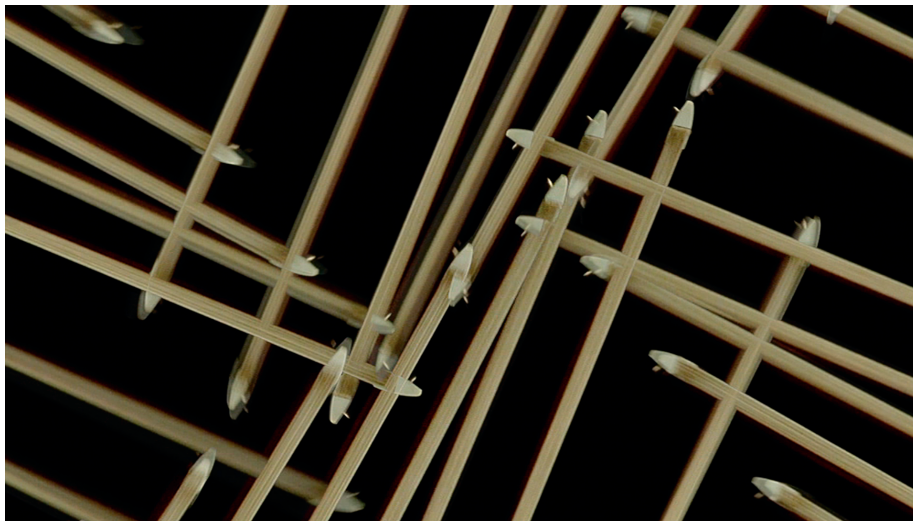
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2016). 2016, où va l'art vidéo ? *24 images*, (180), 52–53.

2016, où va l'art vidéo?

par **Marc Mercier**



Jeux de cordes (2016) de Nathalie Bujold

Où en est l'art vidéo en 2016? Cette question fait remonter en moi un souvenir vieux précisément de 40 ans qui pourrait éclairer nos lanternes quant aux défis relevés par certains artistes en ces sombres temps, comme dirait Bertold Brecht.

Nous étions jeunes et éperdument épris de justice. Nous avions constitué un « Comité Chili » pour informer la population de l'horreur qui sévissait depuis le 11 septembre 1973, date du coup d'État militaire commandé par le général Pinochet. Lors d'une réunion publique est apparu un homme, vêtu d'un costume sombre, une cravate, les épaules légèrement voûtées, calme et souriant. Il demande la parole, nous rejoint sur la tribune avec une petite boîte qui contenait un magnétophone à bande magnétique. Il explique qu'il fut emprisonné, à vingt-cinq dans une cellule. Des militants de l'extérieur leur ont fait parvenir clandestinement un appareil pour qu'ils enregistrent des témoignages et des analyses politiques de leur condition en détention... Les prisonniers, après concertation, décident de ne transmettre qu'un seul message. En chœur, en chuchotant pour ne pas être entendu par les gardiens, ils chantent l'*Hymne à la joie* de Beethoven. L'homme met en marche son magnétophone. Nous écoutons bouche bée. Événement fondateur de mon engagement poétique.

Aujourd'hui, dans l'obscurité, voilà ce que j'attends de l'art: rien de moins que des hymnes à la joie murmurés. Quel est alors le rôle des critiques, des organisateurs de manifestations culturelles? D'agir en passeur, en passe muraille. Trouver les failles dans les murs pour que ces chuchotements trouvent des oreilles. Les amplifier si besoin est. Quel que soit le risque, car l'enjeu est la vie, la persistance du désir.

Depuis les Révolutions arabes, les contre-révolutions qui suivirent, les guerres au Moyen-Orient, le drame terrifiant des migrants naufragés, refoulés ou entassés dans des camps, tout

doucement quelque chose change dans le comportement de nombreux artistes conscients que plus rien ne peut être comme avant. Je pense aux premiers mots du « Manifeste Zutiste » que les Instants Vidéo publièrent en 2011: « Nous appelons toutes les phrases, les mots, les lettres, les ponctuations, les images, les sons, les notes, les voix, les couleurs, les gestes..., et tous ceux qui les produisent à détruire toutes formes d'oppression. À créer des textes, des films, des peintures, des sculptures, des musiques... avec une libre autodétermination. À dynamiter les clichés, à dévaliser les banques d'idées reçues, à occuper les académies classiques et contemporaines, à répartir équitablement toutes les richesses poétiques en fonction des besoins de chacun, à abolir toutes les frontières qui séparent les langues, les genres et les disciplines artistiques, à encourager la libre circulation et le libre établissement dans notre langue des paroles immigrées, étranges et étrangères, avec la garantie qu'elles bénéficieront des mêmes droits que les mots autochtones. »

Je ferme les yeux une première fois pour laisser monter en moi des souvenirs d'images. S'impose *Jeux de cordes* (2016), dernière vidéo de Nathalie Bujold (Québec) découverte en octobre à la galerie Vidéochroniques (Marseille). Si je devais écrire un texte, je le nommerais *Depuis la surface*. Retour aux fondamentaux de l'art vidéo, aucune profondeur de champ, mais une profondeur de chant. Aucune voix pourtant. Un chant de gestes (doigts, mains, bras, accompagnant un archet) et de sons (ceux d'un violon ou d'un violoncelle, Quatuor Bozzini), notes, frémissements, vibrations. Succession de tableaux mouvants et sonores sur fond noir. Échantillonnage de sons et d'images recomposées, réagencées,

retissées, isolées ou démultipliées, palette de timbres et de textures que l'artiste applique sur la surface de son écran. Dans le brouhaha du paysage encombré des médias, alors que nos yeux et nos oreilles subissent une saturation d'informations qui nous rend acéphales, cette œuvre constitue le contrepoint qui réactive notre désir de voir et d'écouter ce qui se trame autour et en nous. Bien que ne comportant pas de messages politiques, ne dénonçant explicitement rien de ce qui pèse sur nos épaules, cette œuvre est le murmure d'un hymne à la joie inouï. Là où nous avons tant de mal à percevoir un horizon, Nathalie Bujold découpe dans la nuit des formes (corps de l'instrumentaliste, bras ou archet) avec des rais de lumière comme si elle n'était motivée que par l'apparition de motifs, d'une géométrisation de couleurs et de lignes qui résonnent dans l'espace. Arabesques numériques.

Je ferme à nouveau les yeux, d'autres images surgissent, celles d'une installation vidéo réalisée par une artiste finlandaise vivant à Marseille (Pauliina Salminen) et une artiste tunisienne vivant à Tunis (Mouna Jemal Siala) : *Sous la surface*, exposée en avant-première lors des 29es Instants Vidéo (novembre/décembre 2016).

Les spectateurs sont immergés au milieu de trois vidéos projections présentant essentiellement des femmes et des hommes tentant de s'exprimer sous l'eau. Mission impossible ?

Qu'en dire ? Si je devais écrire là aussi un texte pour présenter ce travail, je l'intitulerais *Depuis les profondeurs*.

Je commencerais par convoquer Plinie l'Ancien qui a pensé avant tout le monde (dans ses *Histoires naturelles*) ce qui fait écran dans une image : « Zeuxis eut pour contemporains et pour émules Timanthès, Androcyde, Eupompe, Parrhasius. Ce dernier, dit-on, offrit le combat à Zeuxis. Celui-ci apporta des raisins peints avec tant de vérité, que des oiseaux vinrent les becqueter ; l'autre apporta un rideau si naturellement représenté que Zeuxis, tout fier de la sentence des oiseaux, demande qu'on tirât enfin le rideau pour faire voir le tableau. Alors, reconnaissant son illusion, il s'avoua vaincu avec une franchise modeste, attendu que lui n'avait trompé que des oiseaux, mais que Parrhasius avait trompé un artiste, qui était Zeuxis. »

Puis, je commenterai : Ainsi, nous pouvons déduire que sous la surface d'une image, il n'y a rien. Rien d'autre que ce que notre imagination veut bien y voir. C'est bien là le problème. En Occident, depuis la Renaissance, nous ne percevons le monde que médiatisé par des images. Notre œil et notre regard ne font qu'un. La mer, elle-même, est une image, une immense surface plane qui reflète l'univers, croit-on. Et si nous y plongeons, c'est pour y admirer d'autres images (voir le succès des clichés sous-marins) qui, elles-mêmes, n'ont pas de profondeur au-delà de ce que l'œil ou la caméra perçoivent. Nous vouons un culte au regard, ignorant les images intérieures.

Cette croyance est à tel point ancrée dans notre culture que cela a des conséquences qui outrepassent le domaine des arts visuels. N'existe que ce qui s'affiche sur les écrans de nos médias. Ce qui n'est pas donné en spectacle est inaudible. Les nazis ont détruit toutes traces de l'holocauste. Les États ne filment plus leurs guerres depuis celle du Vietnam. Les dizaines de milliers de migrants noyés ces trois dernières années en Méditerranée n'ont donc jamais existé. Hors du regard point d'existence.



Sous la surface (2016) de Pauliina Salminen et Mouna Jemal Siala

Le défi relevé par Pauliina Salminen & Mouna Jemal Siala avec l'installation vidéo *Sous la surface* est à proprement parler inouï. Plongés dans un élément hostile (l'eau) à toute prise de parole, des femmes et des hommes enfouis sous la surface qui fait écran (la mer) donnent à qui veut bien l'entendre le point de vue de l'invisibilité : faire remonter des bas-fonds le cri des exclus du monde spectaculaire, ces naufragés de la mémoire que nous ne connaissons qu'en termes macabrement comptables ou sous l'appellation *disparus*. Nous pouvons véritablement parler d'une crise de la représentation. Le fameux « circulez, il n'y a rien à voir » de la police prend ici une allure indécente quand il s'agit justement d'humains qui ont sombré dans le contre-jour des projecteurs médiatiques.

Sous la surface de la grande bleue ne flottent que l'irreprésentable et quelques bulles d'air qui témoignent d'une probable existence malgré tout. Les plis des vagues tourmentées sont les reflets de visages qui se sont certainement crispés pour exprimer le souffle de la révolte. C'est peut-être à partir de ces quelques bulles et plissures marines qu'un nouveau monde pourra naître. Depuis les profondeurs de l'humaine condition. Sous la surface des images. Une histoire à écrire sur une page humide avec l'encre d'une colère incommensurable.

2016, où va l'art vidéo ? Deux œuvres que j'ai choisi de regarder selon deux points de vue, depuis la surface et depuis les profondeurs. Et moi, devant les images. Je lève les yeux. Je me soulève. J'aperçois enfin l'horizon qui n'était pas déjà là. Mes désirs, irrigués par ces deux œuvres, le dessinent. Quelque chose est en train de s'ouvrir. Avec l'imagination pour clé d'une partition joyeuse. Avec des notes de cris et de chuchotements. 